

Le Monde illustré
Album Universel
LE PLUS ANCIEN JOURNAL ILLUSTRÉ DU CANADA

ADMINISTRATION ET RÉDACTION
1961 Rue Sainte-Catherine, Montréal.
Téléphone Est 2840.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2131.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Quatre mois, \$1.00. Payable d'avance
Un an, \$3.00. Six mois, \$1.50

SOMMAIRE

TEXTE — Chronique, par Paul d'Esmorin —
L'art et la mode — Pour nos lectrices — Le
masque de fer — Petite correspondance —
Notes de carnet — Les progrès de la cons-
truction navale — La bataille de Moukden
— Invention pratique — Amusements scienti-
fiques — Eruption d'un geysir.
FEUILLETONS — La Vendetta, par H. de
Balzac — Emma Beaumont, par Reep-
maker.
MUSIQUE — Brindisi, par Verdi — La Rosière,
par Gounod.
GRAVURES — La belle du village — Idylle
antique — La mode nouvelle — Jolie den-
telle — Le salon de Montréal — Carte de
la guerre — Drôleries et jeux.



CHRONIQUE

Depuis quelques jours une partie considérable du réseau téléphonique de Montréal, a été dotée d'une amélioration digne de louanges, et que l'on va généraliser.

Désormais, grâce à l'ingénieuse invention à laquelle je fais allusion, est supprimée la bruyante sonnerie dont les particuliers se servaient pour appeler les employées du bureau central du téléphone.

Maintenant, il suffit de décrocher le récepteur pour que, par un signal lumineux, les susdites personnes soient averties de l'appel du client.

Mes lecteurs voient tout de suite les beautés du nouveau système. Un allô discret susurré dans le cornet transmetteur et v'lan, ça y est. Sans qu'on le sache, dans l'immeuble où se trouve le merveilleux complice des duos d'affaires ou d'amour, le flot des paroles tranchantes ou mielleuses, court au long des fils aériens ; de ces fils redoutables et laids, dont nos édiles veulent débarrasser notre vue, en les enterrant...

En soi, l'innovation dont je parle, mérite d'être prise et les neurasthéniques, sur les nerfs desquels la sonnerie supprimée faisait l'effet d'une scie de tortionnaire, ne s'en plaindront pas. Tout le monde en dit-il autant ? C'est douteux, tant est étrange la nature humaine.

Ainsi, les citoyens grincheux, ou les simples rabat-joie, ceux qui, des demoiselles du téléphone voulaient faire autant de patiras, (par esprit de revanche sans doute), sont, dis-je, désolés de l'enlèvement des timbres du téléphone.

Bref, d'aucuns sont marris de ne pouvoir plus tourner la minuscule manivelle, avec cette rage féroce et inconsciente, que seuls connaissent les joueurs d'orgues de barbarie.

Vous souriez, et supposez que cette remarque est, de ma part, une simple boutade. Détrompez-vous mes amis. Il est rare que je me permette de vous confier quelque chose dont je n'aie des preuves.

Donc, depuis que la compagnie du téléphone Bell a supprimé le seul exutoire de mauvaise humeur qu'il eût à domicile, mon propriétaire ne dérogeait pas de colère.

J'admets que notre homme est en mauvais termes avec les misses du téléphone ; mais, qui donc n'est pas un peu dans ce cas, vis-à-vis de personnes qui, par leur apathie, contribuent à la détérioration de nos cordes vocales ? Toujours est-il, que mon propriétaire (ce n'est pas un nigaud), s'est rendu compte que, pour une fois, le progrès a été partiel.

— C'est, dit-il, pour ne pas énerver les "rouilleuses" du central, qu'on a fait cela !

Peut-être a-t-il raison. En tout cas, il est furieux de ne plus pouvoir ennuyer ces chères "misses" par des dreling, dreling... prolongés, que suivaient les allô, allô de sa voix de stentor.

Pauvre cher homme, il en trépigne, il en hurle. Dans la maison, dès le matin, c'est un vacarme infernal. Tenez, l'autre jour, (horresco referens) de colère, je l'ai vu baver dans le cornet acoustique du transmetteur.

Entre-nous, s'il regrette la sonnerie soustraite à son impatience, et qui lui permettait de tenir sur le qui-vive de pauvres salariées... je la regrette, bien davantage...

Et dire, que les flegmatiques demoiselles cause de tout ce chabonais n'entendent rien...

C'est vraiment dommage !

* * *

A propos du téléphone et de ses améliorations, qu'il me soit permis de dire que : si j'admire nos institutions démocratiques, je les trouve parfois, relativement imparfaites.

Nul n'en ignore, le téléphone est chez nous un confort réservé à la bourgeoisie riche, à la haute finance et au commerce. Quant au prolétaire, s'il veut s'éviter une course par l'usage de cette admirable machine, il lui faut y aller de cinq sous chez un pharmacien, ou devenir l'obligé d'un abonné serviable. C'est trop cher et peu commode.

Pourquoi, par exemple, ne suivrait-on pas à Montréal, l'exemple que donne Stockholm ? Là-bas, au pays des Nansen et des Andrée, le long des voies publiques et à intervalles raisonnables, on trouve de petits kiosques d'où, moyennant deux sous, le passant peut téléphoner avec la plus grande facilité.

C'est très pratique, et bien en harmonie avec notre ère de progrès. Espérons qu'un jour viendra, où il nous sera permis, dans nos grandes villes canadiennes, de bénéficier d'installations similaires. Leur bon marché et les avantages qu'elles offriraient, répondraient à un besoin de notre public démocratique et affairé.

Avis à qui de droit.

* * *

La question du bien-être des communautés intéresse peu ou prou les gouvernements. Journalièrement, des crédits sont votés à cet effet, et, insensiblement, certains corps sociaux en viennent à jouir d'une somme de confort naguère inconnue. Voilà, sans doute, ce qui fait que chez nos cousins de France, d'éternels mécontents se plaignent de ce que la république donne trop de douceurs à ses soldats. Un peu plus, parce que l'intendance fournit des draps, des fourchettes, des assiettes et des chaussettes aux pioupious bretons ou provençaux, on voudrait nous faire croire que ceux-ci devenus des sybarites, sont incapables de faire le coup de feu contre un ennemi possible. C'est je crois aller trop loin, car, ce n'est pas parce que Bidou n'est plus traité comme un animal quelconque (masse ambulante et passive de chair à canon), qu'il ne fera pas son devoir. Même, c'est probablement le contraire que l'on pourra constater si, malheureusement une guerre éclatait en Europe.

Dans le domaine matériel et moral, cet esprit de lésinerie n'est plus, hélas ! l'apanage unique d'un pays ou d'une classe d'individus. Moi qui vous parle, j'ai entendu articuler des récriminations analogues sur ce continent, non contre nos miliciens, mais contre des écoliers. Oui, j'ai entendu un père de famille se récrier de ce que son épouse servait un déjeuner trop recherché à leurs enfants, avant de les envoyer à l'école. Cependant, ces gens-là avaient des moyens pécuniaires très respectables. Mais voi-

là, le papa en question était une de ces ganaches qui veulent tout pousser à l'extrême. Parce qu'il avait lu que certains mets choisis gâtent les enfants, alourdissent leur esprit, du coup, il aurait voulu que les siens jeûnassent en toute saison.

Evidemment, ce cas est exceptionnel. Ainsi, nos voisins des Etats-Unis ne raisonnent pas en Harpignons, puisque, très intelligemment, par une enquête, ils se rendent compte de la façon dont mangent les petits yankees pauvres, qui fréquentent les écoles primaires de la métropole américaine. De cette étude sociale, il ressortirait hélas ! que dans la ville des milliardaires, 70,000 enfants entreprennent leur journée d'étude, sans avoir l'estomac suffisamment ou convenablement lesté. On va aviser, paraît-il. Certes ce ne sera pas trop tôt, car, difficilement, on peut admettre une telle gêne coudoyant le luxe effrené que l'on sait exister au pays des rois du pétrole, de l'acier, des chemins de fer, ou de quelque autre chose.

Peut-être, cette même question, si elle était considérée à Montréal nous permettrait-elle de trouver un bout de paille dans l'organe visuel de notre société. C'est à voir.

* * *

Je viens de causer des enfants, je continuerai sur la même note, puisque deux événements tout récents et corrélatifs se prêtent à quelques considérations.

L'un a trait à l'arrivée du premier paquebot à turbines dans les eaux canadiennes ; l'autre à la mort du regretté Jules Verne, ami et éducateur de l'enfance.

Aussi bien, ferai-je preuve d'ingratitude, si, tenant une plume, je n'adressais un hommage d'admiration et de respect à la mémoire du savant homme de bien qui vient de disparaître.

Car, comme beaucoup d'entre mes concitoyens qui aiment à lire, dès l'âge le plus tendre j'ai vécu dans le rêve en compagnie de Jules Verne. Ce maître des spéculations mécaniques vulgarisées, ce créateur du roman scientifique et géographique me fascinait par son imagination. En se compagnie j'ai passé de belles heures à lire "Cinq semaines en ballon", "Vingt mille lieues sous les mers", "Michel Strogoff" et tant d'autres livres populaires et aimés. La mort de leur auteur est non seulement un deuil pour la France, mais aussi un peu le nôtre, qui lisions dans le texte les pages émouvantes de ce cousin d'outre-mer à l'imagination colossale, au cœur noble et bon.

Je pensais un peu à tout ceci, lorsque l'autre jour on annonçait l'arrivée à Halifax du "Victorian" de la ligne Allan, premier steamer à turbines venu d'Angleterre au Canada en huit jours.

La voilà bien, me disais-je, la preuve du génie de Jules Verne, il avait dès longtemps entrevu tous ces progrès le brave savant. Puisse sa fin avoir été adoucie, au moment où il disait adieu au monde concret, par la pensée que : les sous-marins, les ballons dirigeables et les mille engins par lui rêvés jadis, appartiennent désormais à la réalité.

PAUL D'ESMORIN.

Notre numéro de Pâques

Notre numéro de Pâques qui sera artistiquement illustré en couleurs va être mis sous presse dans quelques jours.

Nous faisons une dernière recommandation à nos dépositaires de ne plus tarder pour nous fixer sur le nombre de copies supplémentaires qu'ils désirent se faire envoyer de ce numéro.

Ce numéro sera, nous le répétons, absolument artistique. Il contiendra en frontispice un délicieux pastel, un voyage illustré en Terre Sainte, des chefs-d'oeuvres de peinture sur la fête du jour, des poésies inédites sous enluminures, des contes, des récits et un in-folio de musique de toute beauté.

Tout le monde voudra se le procurer.